DE L'EXPÉRIMENTATION

THÉRAPEUTIQUE,

ET DE L'APPRÉCIATION

DE LA VALEUR DES AGENS DE LA MATIÈRE MÉDICALE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 14 août 1829, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR P.-G. JOUSSET, de Belesme,

Département de l'Orne;

Élève de l'École pratique, première classe; ancien pharmacien des hôpitaux et hospices civils de Paris.

.... *Experientia fallax, judicium difficile....*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1829.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA, *Président.*
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER, *Examinateur.*
Opérations et appareils	RICHERAND, *Examinateur.*
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL, *Suppléant.* LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUBOIS. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX, *Examinateur.*

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Gibert.
Baudelocque, *Suppléant.*	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet, *Examinateur.*	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard, *Examinateur.*
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Témoignage de mon attachement et de ma reconnaissance.

P. G. JOUSSET.

VIRIS MAXIMÈ HONORATIS,

L. MAILFAIR,

Senectutis nosocomii (*les Ménages*) Directori;

ET

L. ROSTAN,

Inter saluberrimæ Facultatis illustrissimos adnumerando; nosocomii Senectutis (*Salpêtrière*) Medico, etc.

HAUD QUIDEM DIGNUM
HOCCE OPUSCULUM INAUGURALE
CUMULATISSIMÈ GRATIAM REFERENS,

P.-G. JOUSSET.

DE L'EXPÉRIMENTATION

THÉRAPEUTIQUE,

ET DE L'APPRÉCIATION

DE LA VALEUR DES AGENS DE LA MATIÈRE MÉDICALE.

Expérimenter un médicament nouveau, apprécier la valeur d'un remède sur l'action duquel les opinions sont en dissidence, découvrir un agent pour l'opposer à une maladie déterminée, est un problème difficile, à plusieurs inconnu, et pour la solution duquel les données manquent souvent.

L'homme, pour prolonger de quelques jours sa frêle existence, appela à son secours les trois règnes de la nature; mais parmi les agens qu'ils nous fournissent, les uns sont sans valeur appliqués à notre économie, les autres sont nuisibles, d'autres enfin sont utiles. Pour se reconnaître dans ce dédale, il n'est qu'un moyen, expérimenter. C'est par l'expérience que nous découvrons l'influence des agens sur notre économie dans l'état de santé ou dans l'état de maladie. Dans les premiers temps, la médecine ne fut qu'une science d'expérimentation. Les effets heureux ou malheureux des premiers remèdes que le hasard ou l'instinct naturel mirent entre les mains de l'homme souffrant, les inductions simples qu'il a dû tirer de la dif-

férente sapidité des matières alimentaires, ainsi que l'exemple des animaux domestiques, avec lesquels il vivait alors dans une société intime, lui ont successivement présenté des faits capables de fixer son attention ; et ces faits, à force de se multiplier, ont fini par constituer une des branches de la médecine qui a existé avant toutes les autres, la thérapeutique.

Dans les premiers âges, et encore du temps d'*Hippocrate*, elle fut simple, cette thérapeutique, comme les autres branches de la médecine; mais, plus tard, l'esprit de système envahissant la médecine, au lieu d'expérimenter, chose longue, pénible, difficile, on crut mieux faire de préjuger. Les dogmatiques de tous les pays et de toutes les écoles n'assujettirent plus leur thérapeutique aux vertus des drogues; ils imposèrent des vertus aux drogues. On est inondé des formules de certaines époques, lesquelles étaient supposées devoir guérir toutes les maladies. C'est sous l'influence de ces systèmes que furent encore inventées toutes ces préparations composées, qui, sous des noms insidieux, sous les dénominations absolues de *pectorales*, *stomachiques*, produisent souvent un effet inverse. Frappés des inconvéniens d'une telle méthode, et encouragés par l'exemple des sceptiques, quelques bons esprits sentirent le besoin de ramener la thérapeutique à l'esprit de son institution, de fonder ses principes sur les seules données de l'expérience. *Hérophile* et ses disciples, *Philinus* de Cos, et *Séraphion* d'Alexandrie, se firent les chefs d'une secte nouvelle, qu'on appela les *empiriques*, de *ἐμπειρία*, *expérience*. On ne devra pas confondre ceux-ci avec ces gens que l'opinion publique a justement flétris.

L'expérience et l'observation étaient, d'après les empiriques, les seules bases de la thérapeutique. Ils en reconnaissaient trois sources: le hasard, les essais entrepris, l'imitation ou l'analogie; mais ils oublièrent, ou plutôt ils ne purent savoir que, pour expérimenter, il fallait connaître les maladies; et on ne les connaissait pas suffisamment alors. La secte dégénéra de sa première institution et se perdit.

La philosophie de *Bacon*, qui voulait que les sciences naturelles ne

s'appuyassent que sur l'observation et l'expérience, ramena la méthode empirique dans la médecine. On l'appliqua avec persévérance à l'étude des phénomènes de la maladie, à la connaissance des propriétés des médicamens, et la médecine s'éleva enfin sur des fondemens plus solides. Mais si l'expérimentation dans les sciences physiques est en général aisée, parce que l'on agit sur un certain nombre de données que l'on connaît ou que l'on peut connaître, l'expérimentation thérapeutique est fort difficile, par la raison que les phénomènes de l'organisation sont beaucoup plus complexes, et quelquefois même ignorés; ou il arrive que certains phénomènes connus se compliquent de l'action de phénomènes inconnus dont il faut absolument tenir compte.

L'expérimentateur devra réunir certaines qualités : une érudition solide, beaucoup d'adresse et de dextérité; un esprit ingénieux et investigateur, capable de trouver promptement et à propos les moyens convenables pour arriver à la solution d'un problème proposé; une raison supérieure, un jugement sain, jamais dominé par une idée préconçue, pour apprécier à leur juste valeur chacun des phénomènes et en tirer des conséquences rigoureuses. Il importe qu'il s'abstienne de toute idée spéculative. C'est cet abus des théories qui a donné lieu à ces formules dont le texte seul est un contre-sens.

Les expériences, pour être concluantes, auront dû être répétées plusieurs fois, et avec des circonstances différentes. Les faits auront dû se reproduire avec identité, ou du moins une grande analogie. Des expériences faites avec beaucoup de soin et paraissant probantes, sont reconnues plus tard être de nulle valeur, ce qui démontre combien l'expérimentation est difficile. *Hippocrate* l'avait senti, lui, doué des qualités qui pouvaient amener une expérience à bonne exécution; il l'avait consigné comme maxime : *experientia fallax*. C'est principalement en revenant sur les moyens de traitement employés par les anciens que nous trouvons combien ils se sont trompés. Une réputation d'ancienneté n'est pas un titre à ma confiance; autrefois on était trop privé de moyens d'investigation. En examinant les opinions des

médecins arabes, par exemple, nous nous trouvons peu d'accord avec eux. Leurs méthodes de traitement, applicables à quelques cas, sont mauvaises dans mille; et aujourd'hui encore une maladie est traitée par des méthodes différentes, et les malades guérissent cependant. Que conclure de là? Que, de toutes ces méthodes, aucune n'est utile, et que le malade a guéri par le bénéfice de la nature; ou bien que plusieurs méthodes sont applicables à une même maladie. Mais si ces méthodes se trouvaient être opposées..... Une tentative isolée a par elle-même peu de valeur; elle peut cependant en acquérir, si on peut la rattacher ensuite à quelque expérience plus concluante. Voilà pourquoi on ne doit pas négliger les phénomènes qui, au premier abord, n'offrent qu'un intérêt de curiosité, parce qu'ils peuvent être l'origine, le point de départ des plus importantes découvertes. Tous les faits dans la nature ont une certaine liaison, des rapports intimes qui échappent à nos sens, ou qui ne se montrent que successivement. Un fait isolé et de peu d'importance peut devenir fécond en résultats. Le jeu d'un enfant est la source du perfectionnement de l'astronomie; l'invention de la boussole ajoute un monde nouveau à l'ancien; l'électricité n'est qu'un objet de curiosité, et *Franklin* commande à la foudre; des vaches portent aux mamelles des pustules de certaine espèce, et l'on trouve un préservatif contre une maladie décimant la population des deux mondes. Le hasard a fourni de précieux renseignemens à l'expérimentateur, et le médecin lui doit bon nombre de médicamens puissans; son habileté ne consiste souvent qu'à reproduire les faits qu'il lui a fournis, et à suivre la nature dans les actes où elle s'est trahie.

Quand un médecin a occasion de faire de nouvelles expériences, c'est surtout lorsqu'une maladie connue depuis long-temps résiste aux moyens employés jusqu'à ce jour, les maladies cutanées, par exemple; c'est lorsqu'au milieu d'une famille au désespoir, près d'un malade expirant, il se demande s'il a épuisé toutes les ressources de son art, s'il les a mises en usage à propos; c'est lorsqu'il se présente une maladie inconnue, ou bien connue dans un pays et

se modifiant en passant dans un autre; c'est lorsqu'un moyen puissant vient d'être découvert (ceux que la chimie moderne a fournis, certains alcalis végétaux, l'acide hydrocyanique, etc.); c'est lorsqu'il faut remplacer ceux que l'expérience a consacrés, mais qui manquent dans le moment.

Quand on fait une tentative, on peut beaucoup s'aider de l'analogie. Est-ce une maladie nouvelle que l'on veut traiter, on conclura d'après la similitude des phénomènes morbides. Par exemple, une maladie se manifeste par le type intermittent, on s'empresse de lui opposer le quinquina, dont l'action, contre les fièvres intermittentes, est merveilleuse. A une époque où nos relations avec les colonies furent interceptées, nous fûmes privés de beaucoup de médicamens produits d'un autre continent. On voulut leur trouver des succédanés indigènes, et l'on préjugea leurs vertus médicales par l'analogie des qualités physiques et des propriétés chimiques. Le tan, l'écorce de chêne, ayant de l'analogie sous beaucoup de rapport avec l'écorce péruvienne, furent employés, non sans succès, contre les fièvres intermittentes. Et la botanique nous enseigne que des individus groupés dans une même famille ont encore une grande ressemblance sous le rapport des qualités médicales. D'autres fois, on conclura de l'opposition des accidens et de la manière d'agir des remèdes, à un traitement et à des médicamens opposés. Nos prétendus remèdes stomachiques, pectoraux administrés dans des gastrites aiguës, des pneumonies intenses, aggravent ces maladies. On jugera donc qu'ils sont dans ce cas antistomachiques, antipectoraux. Vous savez la vertu de ces derniers, qui ont été éprouvés; d'autres n'ont pas été éprouvés, mais ils présentent de l'analogie de composition avec ceux-ci, ils sont spiritueux, amers, etc.; ils seront proscrits. Par analogie, vous prescrirez contre beaucoup de maladies cutanées le traitement avoué pour l'érysipèle, etc.

Le devoir de tout expérimentateur sera d'être sobre de conclusions. Supposons, ce qui peut arriver, qu'une drogue étant administrée à toute une salle de malades, tous guérissent. Dans la réalité, elle

aura pu être utile à quelques-uns, nuisible à plusieurs autres et indifférente au plus grand nombre. Dans la supposition que quelques-uns des malades en expérience soient morts, le sont-ils par l'effet de la maladie ou du genre de traitement? Regardera-t-on comme guéris par ce traitement tous les malades sortis? Ces conclusions diverses ne peuvent être rigoureuses. Beaucoup trop souvent en médecine, qu'il s'agisse des causes des maladies ou du traitement de ces maladies, nous en sommes au jugement : *Post hoc, ergo propter hoc.*

Pour avancer qu'une méthode de traitement est avantageuse, elle doit être répétée un grand nombre de fois, disons-nous. Le médecin l'appliquera dans sa pratique, soit en ville, soit dans les hôpitaux. Mais dans ces deux cas, il rencontrera deux genres de difficultés contre lesquels il se tiendra en garde; d'un côté, l'inexactitude dans l'observation des prescriptions; de l'autre, l'ignorance des malades pour rendre compte de leurs antécédens à l'entrée à l'hôpital et de leurs sensations sous l'influence d'un agent administré. En ville, les prescriptions ne sont presque jamais exécutées comme le médecin le voudrait. Que de négligence, que de petitesse, que de mauvaise foi dans la manière dont les gens du monde se soumettent aux conseils de leur médecin! Souvent aussi ils sont traversés dans leur confiance par leur inquiétude naturelle, et par celle de tous ceux qui les entourent. Le médecin qui exerce dans les hôpitaux a d'immenses avantages. Beaucoup de malades lui passent sous les yeux; ils sont à sa *merci* en quelque sorte; il les suit depuis le commencement jusqu'à la fin; et si ses efforts ont été infructueux, l'autopsie, souvent impossible en ville, lui révèle s'il a erré, pourquoi la nature a rendu ses tentatives vaines. Mais combien il doit se défier des renseignemens donnés par le malade! Ce dernier, ou bien exagérera son récit pour se donner un air intéressant, ou bien, par oubli, par fausse honte, par mauvaise foi, il omettra des renseignemens nécessaires, changera les dates; ou bien encore par ignorance, il ne pourra rendre compte des sensations qu'il éprouve ou qu'il ne remarque pas lui-même. Au moment où le médecin court après un renseignement important,

et qu'il se croit prêt à le saisir, il éprouve la disgrâce de voir que le malade ne l'a pas compris.

Quand le médecin veut apprécier la valeur thérapeutique d'un médicament, deux choses principales absorbent son attention : la connaissance de la maladie, comment le traitement employé s'opposera à la maladie. Mais on verra souvent un troisième élément venir déranger toute espèce de calcul; c'est le malade qui se présentera, avec son tempérament originel, sa constitution actuelle, son âge, son sexe, ses humeurs, ses fibres, la susceptibilité de ses tissus, toutes les particularités, en un mot, qui le distinguent. Les dissemblances qui naissent de la disposition intime de chaque individu laisseront toujours éventuels les succès thérapeutiques; elles ne permettront jamais que l'art de guérir ait des procédés arrêtés, certains, comme ceux des autres arts. La lésion pathologique est évidente; l'action du remède doit l'anéantir; mais le corps malade offre un fonds mobile, et tout ce qui s'exécute sur lui ne peut avoir de fixité.

Au milieu de ces difficultés, il est cependant des résultats auxquels on peut atteindre, des vérités qui se présentent et que l'on peut regarder comme démontrées. Ainsi l'on ne pourra nier que « parmi les « substances tirées des trois règnes de la nature, il ne s'en trouve « beaucoup qui apportent une modification, un trouble dans la po- « sition actuelle de l'homme malade. Une substance agira inégale- « ment selon qu'elle sera appliquée sur telles ou telles parties du « corps différentes par leur organisation. Les agens de la matière « médicale exercent une action directe sur les organes avec lesquels « ils sont en contact. Ils agissent localement ou sont absorbés. Leur « action s'exerce par le jeu des sympathies. L'habitude modifie « singulièrement leur action. Leur vertu s'exerce sur toute l'économie, « ou spécialement sur un système d'organe. Les médicamens ont une « action immédiate et une action consécutive. » Il en existe encore plusieurs autres; mais celles indiquées vont nous fournir la matière de quelques réflexions succinctes.

Une drogue recèle une force virtuelle quelconque qui se produit par le contact d'une surface vivante, et dont l'exercice sur l'économie animale détermine des variations dans les mouvemens des organes et dans l'exercice des fonctions. L'expérience de tous les jours prouve que dans un état de maladie l'administration des médicamens amène des résultats favorables. Ces agens servent à combattre les lésions pathologiques, et à provoquer des mouvemens organiques utiles. On tâchera donc de remarquer les effets immédiats que la substance exercera sur l'organe malade, les phénomènes physiologiques qui en seront le produit; car si tout corps médicamenteux a la faculté d'exercer une impression sur les tissus organiques, de provoquer un changement dans l'état de leur vitalité, et par une suite nécessaire des modifications dans l'ordre, l'énergie, l'étendue des fonctions de la vie, souvent aussi ces résultats restent inaperçus et impossibles à déterminer.

Le praticien considérera la condition de la valeur physiologique de la surface sur laquelle il va appliquer un médicament. Les surfaces propres à l'application d'un agent peuvent être dans une disposition morbide; celle-ci modifiera nécessairement l'exercice de leur faculté absorbante. Une surface qui sera dans l'état de relâchement, qui aura perdu de sa vitalité, ne se comportera pas comme celle qui se trouvera plus chaude, plus sèche, irritée. Il peut arriver que le contact du médicament soit pénible pour l'organe qui le reçoit, et que ce contact provoque des mouvemens, des secousses qui détacheront la substance médicamenteuse, qui décideront même son expulsion. Une disposition générale particulière à certains individus peut contrarier les phénomènes de l'absorption. Ainsi M. *Magendie* a démontré que la pléthore ralentit la faculté absorbante; il a expérimenté aussi qu'une effusion de sang, qu'une déplétion des vaisseaux sanguins lui restituait aussitôt toute son énergie.

Lorsque le bon effet des médicamens auxquels on a recours émane d'influences sympathiques, il importe de considérer l'étendue de l'impression que ces agens font sur le lieu du corps qui les reçoit, d'étudier les relations que ce lieu entretient avec les prin-

cipaux appareils organiques. Toutes les surfaces ne sont pas également habiles à mettre en jeu les sympathies; elles n'ont pas toutes des moyens également sûrs pour porter aux autres parties ces impressions qu'elles ressentent. On doit surtout examiner la disposition actuelle de celle que l'on choisit. Lorsque la sensibilité de la surface gastrique est affaiblie, les effets sympathiques des agens paraissent moins marqués et naissent avec plus de peine. Cette surface est-elle plus sensible, irritée, les effets sympathiques des médicamens se montrent plus prompts, et offrent beaucoup plus d'intensité.

Après quelque temps, le praticien trouve que l'habitude affaiblit l'action d'un médicament, et peut le rendre impuissant. Rien n'est changé relativement au médicament; mais l'état vital des organes n'est plus le même, leur susceptibilité a été modifiée. Il faudra donc augmenter la dose du médicament progressivement, de manière à occasionner la même étendue d'action, la même intensité. Il est encore sage de suspendre de loin en loin l'administration des agens dont l'emploi doit durer plusieurs mois, afin que les organes ne deviennent pas, par l'habitude, insensibles à leur impression. Mais une surface peut cesser de sentir l'impression d'un médicament, sans que ce dernier ait perdu son pouvoir sur les autres, et une surface habituée à l'action d'un médicament conserve toute sa susceptibilité pour un autre de même nature. Ajoutons que nos organes n'anéantissent pas avec la même promptitude, avec la même facilité la force agissante de tous les médicamens. Les substances qui ont une propriété irritante conservent plus long-temps leur activité; celles qui ont une vertu stupéfiante la perdent plus tôt. Avec la susceptibilité d'un organe cesse aussi l'action des molécules importées dans la masse sanguine. Toutes les fibres, tous les tissus organiques s'habituant eux-mêmes au contact de ces molécules qui leur arrivent avec le sang, ils ne sentent plus leur aiguillon. Le jeu des sympathies se détruit encore peu à peu. Quand les extrémités sentantes qui s'épanouissent sur une surface ne sont plus ébranlées par la présence d'un médicament, les communications nerveuses qui transmettaient au

loin la vertu de ce dernier paraissent rompues; l'emploi de cet agent ne provoque plus les mouvemens sympathiques qu'il avait coutume de produire.

On doit considérer deux effets distincts quand on emploie un médicament; l'effet qui résulte de son contact immédiat avec une surface, la surface gastrique le plus ordinairement, et ensuite l'effet médical dépendant des modifications apportées dans l'état malade. Son contact avec nos organes provoque le développement de sa force virtuelle; celle-ci se met aussitôt en exercice, et des changemens sensibles dans l'état actuel de la surface sur laquelle se trouve cet agent annoncent sa puissance. Bientôt, soit que les molécules de la substance médicinale pénètrent dans les canaux de la circulation, et que le sang les répande partout; soit que des communications sympathiques propagent aux autres parties l'impression que la surface éprouve, on voit ordinairement survenir des effets généraux : les actes de la vie suivent un autre rhythme, tous les appareils organiques prennent un autre ordre de mouvement. Ces changemens dans l'état actuel des organes, ces modifications dans leurs mouvemens, ce nouveau mode d'exercice imprimé aux fonctions de la vie, peuvent, dans un corps actuellement malade, occasionner quelques résultats importans. Ils contrarieront les efforts morbifiques, ils arrêteront leurs progrès, ils susciteront des efforts opposés qui deviendront salutaires. La maladie perdra de sa violence, de son intensité; on obtiendra une amélioration marquée dans la situation du malade.

Pour connaître la propriété d'un médicament, la méthode à suivre consistera dans l'examen et dans l'estimation des changemens qui se manifesteront dans chacune des fonctions de la vie après l'administration de cet agent et pendant qu'il soumet le système animal à son influence. L'ensemble de ces changemens donne les effets physiologiques. En rapprochant les modifications que chacun des actes de la vie offre de son exercice, pendant qu'un médicament agit sur le corps, on obtient une collection de phénomènes dans laquelle il est facile de

démêler un ordre qui les rattache les uns aux autres, qui coordonne le tout. On est conduit alors à considérer la médication comme une perturbation physiologique qui a son mode de développement, ses attributs propres, et dans lesquels on peut reconnaître un but.

Pour provoquer un mouvement dans l'économie animale, il faut que la dose du médicament soit suffisamment élevée pour que tous les tissus en ressentent la puissance. Si l'on n'administre qu'une très-faible quantité de substance médicinale, son action reste bornée à la surface qui la reçoit. Il y a donc des médications qui se passent tout entières sur l'endroit avec lequel le médicament se trouve en contact, et des médications générales qui embrassent tous les appareils organiques, qui se composent de phénomènes que l'on remarque sur tous les points du corps, dans l'exercice de toutes les fonctions de la vie. Une médication locale n'offrira donc qu'une modification dans l'état actuel d'une partie vivante, qu'une variation dans l'exercice d'une fonction.

Une cause qui donne aux médications locales une physionomie tout à fait distincte, c'est la dissemblance d'organisation des parties sur lesquelles on les provoque. Porté successivement sur l'œil, sur la membrane pituitaire, sur la surface bronchique, sur celle des voies intestinales, le même médicament fait naître des mouvemens, des efforts différens. Chacun de ces appareils répond d'une manière qui lui est propre à l'agression qu'il ressent ; c'est l'endroit médicamenté qui détermine les effets des agens; voilà pourquoi ces effets ne sont plus les mêmes sur les parties qui n'ont pas une forme anatomique semblable, qui se composent de pièces différentes.

Les agens de la matière médicale peuvent faire éprouver des variations aux mouvemens naturels des appareils qui président aux fonctions essentielles à la vie. La médication générale comprend l'ensemble des mutations que le médicament provoque dans toutes les parties du corps. Il est d'ailleurs des symptômes majeurs dont on doit considérer avec un grand intérêt le développement et l'intensité pour en saisir les suites. Il en est d'autres qui sont presque insigni-

fians, et auxquels on doit peu s'arrêter. Ainsi un médicament excitant est administré, il stimule tous les tissus, accélère l'exercice de toutes les fonctions : par suite de la disposition actuelle de l'individu médicamenté, ou aidé par l'action d'une chaleur extérieure, la force de cet agent développe surtout la vitalité de l'organe cutané et une sueur abondante a lieu : ou bien, si c'est une femme, l'influence du médicament excitant sur l'utérus a déterminé l'écoulement des règles, etc. Ce dernier effet, tout important qu'il est, n'offre toujours qu'un symptôme isolé, détaché du tout physiologique auquel il appartient, qu'un produit qui doit être réuni aux changemens que l'on remarque en même temps dans les autres parties du système animal.

Quand une substance jouissant d'une grande force est administrée à dose trop élevée, elle produit des phénomènes nouveaux, un autre ordre de symptômes, et l'on ne retrouve plus dans le trouble morbide qu'elle suscite les effets qui caractérisaient sa médication quand on l'administrait à une dose plus faible. Ainsi quelques gouttes d'un acide minéral dans l'eau fournissent une boisson douée d'une propriété tempérante, et dont on se sert avec avantage pour réprimer l'ardeur fébrile ; mais lorsque l'acide est concentré, il a une action caustique qui donne lieu à des phénomènes bien différens. Son abord sur la surface de l'estomac désorganise les tissus qui composent ce viscère ; il cause une série d'accidens qui n'ont plus de rapports avec les effets qu'il provoquait lorsqu'il était médicament. La dose médicale et la dose pathologique ne peuvent être fixées d'une manière absolue ; elles varieront selon l'influence des saisons, des climats, des constitutions atmosphériques, du genre de nourriture dont on use habituellement, de la profession que l'on exerce, de l'âge, du sexe, du tempérament du malade, de l'état de sa maladie, etc.

Les symptômes de la médication se mêlent, se confondent avec ceux de la maladie. Il est impossible que l'action du médicament n'influe pas sur le développement, sur la marche, sur les attributs de l'affection morbide. Cet agent diminuera quelques accidens, ou il ajoutera à l'intensité de plusieurs autres, où il produira surtout un

changement dans la disposition actuelle des tissus malades. La médication occasionnera une amélioration dans la maladie, comme elle pourra exaspérer sa violence. Or, ce changement, quelle qu'en soit la nature, donne toujours les effets secondaires des médicamens. Ces effets ne peuvent être nommés *curatifs*, parce qu'ils ne sont pas toujours favorables au malade. Le mot *curatif* emportant avec lui l'idée d'un amendement dans une affection pathologique, ne peut être appliqué à un effet secondaire que quand quelque chose d'utile le constitue. Mais si l'opération d'un médicament reste sans avantage marqué pour l'individu qui l'a pris, si surtout les changemens que cet agent a provoqués dans l'économie animale ont occasionné de nouveaux accidens, ont donné à la maladie un surcroît de vigueur, les suites de son action ne peuvent plus être qualifiées d'effets curatifs.

Les effets immédiats d'un médicament renaissent toujours avec fidélité chaque fois qu'on le met en usage. Constamment cet agent donne lieu à un mode de médication qui est lui et de la même espèce. Les phénomènes qu'il détermine pourront offrir une grande dissemblance dans leur intensité, se montrer très-prononcés sur un individu, et dessinés moins fortement sur un autre. Mais on reconnaîtra toujours que ces effets immédiats sont de la même nature, que cette médication se compose des mêmes élémens. Les effets immédiats d'un médicament, ou la médication qu'il détermine, n'ont pas besoin pour être la même opération physiologique, de représenter scrupuleusement et sans aucune exception les mêmes symptômes. Les appareils dont un état morbide change le mode de sensibilité, des organes dont les tissus ont éprouvé une altération plus ou moins étendue, plus ou moins profonde, ne peuvent répondre de la même manière à des impressions qui cependant restent identiques. De la part du médicament il n'y a point de variation, c'est la même activité qu'il produit, c'est une impression semblable qu'il fait; mais les organes qui sentent son action se trouvent dans des condi-

tions différentes, elle n'amène plus les mêmes résultats, quelquefois elle occasionne des mouvemens inaccoutumés, des phénomènes insolites. Toutefois le caractère du médicament que l'on emploie se reconnaît toujours, et le fonds des effets immédiats qu'il provoque reste le même. Les effets curatifs n'ont pas cette constance. On voit très-souvent le médicament qui passe pour le plus efficace dans un genre d'affections pathologiques, tromper l'attente du praticien, quelque soin que ce dernier mette dans son administration. Il arrive plus, au lieu de résultats favorables que l'expérience avait habitué à attendre d'un médicament, il peut fournir un produit tout opposé; le même remède, au lieu de soulager le malade, rendra son état plus grave; il augmentera la lésion pathologique, fera naître de nouveaux accidens. C'est cette instabilité des effets curatifs qu'*Hoffmann* signalait quand il a dit : « que le même médicament employé dans les mêmes maladies, avec les mêmes précautions, à la même dose, dans le même temps, fait du bien à l'un, devient inutile à l'autre, souvent nuit à un troisième. » Mais si les effets curatifs n'ont pas l'unité des effets immédiats, il faut convenir que souvent aussi on les voit comme se multiplier, lorsque dans la pratique de la médecine on fait usage des mêmes agens pharmaceutiques dans les maladies différentes. Aux yeux du praticien, chaque médicament semble alors réunir en lui un assemblage de vertus thérapeutiques; et c'est pour n'avoir pas suffisamment raisonné la valeur des médicamens que beaucoup d'auteurs de matière médicale ont écrit que telle substance qui n'est dépositaire que d'une propriété excitante, possède les vertus stomachiques, antiscorbutiques, vermifuges, béchiques, fébrifuges, apéritives, etc.

La sagacité du praticien lui fait connaître s'il doit compter sur le résultat thérapeutique qu'il espère. Elle rend pour lui plus ou moins probable l'amélioration qu'il cherche à obtenir en provoquant le mouvement que le médicament va déterminer. En thérapeutique, la probabilité prend un caractère particulier qui la fait sortir du calcul

ordinaire. Lors de l'administration d'un remède, l'espoir de réussir à réprimer ou à calmer les accidens de la maladie est surtout fortifié par la présence dans le corps malade de cette force intérieure qui veille à sa conservation, et qui dans les momens de trouble fait des efforts sans cesse renaissans pour rétablir la santé. Pendant qu'un médicament développe sa puissance, la nature, de son côté, cherche à s'aider des phénomènes organiques qu'il produit; car c'est elle qui effectue la guérison des maladies, qui décide du succès des moyens dont on se sert. Aussi voit-on les mêmes affections pathologiques céder à des traitemens très-différens et quelquefois opposés. Si les médicamens avaient reçu le don de guérir quelques maladies déterminées, il faudrait toujours prendre ceux qui jouiraient de cette faveur, et il n'y aurait qu'une manière de traiter ces affections semblables. L'art de guérir n'est pas soumis à cette régularité. Les praticiens, dans une même maladie, ne tiennent pas la même conduite. Les uns ont recours à des agens que les autres n'emploient pas : tous suivent des méthodes curatives particulières; et, chose remarquable, tous obtiennent des succès qu'ils apportent pour justifier leur pratique. Nous avons donné la solution de ce problème. C'est la nature et non point les médicamens qui, dans des affections pathologiques, rappelle les appareils organiques à leur condition normale. Les agens pharmaceutiques sont bien la cause occasionnelle de cet heureux résultat; ils le décident en excitant une modification salutaire dans l'état actuel des tissus malades; mais ce n'est pas d'une manière directe que ces agens ont rétabli le calme; et la cessation du désordre morbide n'était pas une suite obligée de la mise en jeu de leur propriété agissante. Aussi, de ce que deux maladies ont été guéries par le même moyen, on n'est pas autorisé à conclure qu'elles dépendaient des mêmes lésions.

C'est parce que les composés pharmaceutiques ne recèlent pas en eux une puissance spéciale pour guérir, que la dose et le mode d'administration des remèdes les plus renommés décident toujours

des succès qu'ils procurent. Il ne suffit pas que le malade prenne le médicament qui convient à son état, il faut encore que les effets immédiats de ce dernier aient une étendue, une intensité proportionnée à celle de la lésion ou du désordre pathologique que l'on veut faire cesser.

C'est par rapport aux avantages, aux améliorations qui surviennent après l'administration d'un composé pharmaceutique, que l'on peut surtout répéter, avec Hippocrate : *experientia fallax*. Depuis la naissance de l'art de guérir, on ne s'est servi des agens médicinaux que pour en constater les effets curatifs. Les observations, les essais se sont multipliés à l'infini. Qu'est-il résulté de cette multiplication innombrable de faits ? des discussions, des contradictions, des doutes ; et la matière médicale est encore une collection indigeste plutôt qu'une véritable science.

Quand on se représente le nombre d'affections pathologiques dans lesquelles la nature triomphe toute seule de la cause du mal, quand on réfléchit que nos parties vivantes ont une tendance spontanée à revenir à des mouvemens réguliers dès qu'elles s'en sont écartées, quand on est tous les jours témoin d'améliorations momentanées ou durables qu'il faut rapporter à l'influence du principe qui nous anime, comment peut-on espérer, après l'usage d'un médicament, de démêler toujours ce qui émane de son opération, et de distinguer ce qui appartient aux forces médicatrices ? Dans le cours d'une maladie, dont nous supposerons même la fin malheureuse, la nature ne se laisse vaincre qu'après de longs et fréquens combats. Comment opérer un départ exact du produit particulier de chacun des moyens que l'on a mis en usage pendant ces grands mouvemens ? Néanmoins il est des praticiens qui ne manquent jamais d'attribuer au médicament dont ils viennent de se servir tous les mieux, même passagers, qu'ils remarquent.

Il est une autre source d'erreurs. Pendant que les maladies parcourent leurs diverses périodes, combien ne survient-il pas d'amen-

demens qui sont causés par les circonstances hygiéniques qui entourent les malades ! La puissance de ces causes extérieures est très-forte, très-étendue, et le plus souvent elle reste inaperçue. Combien de fois n'a-t-on pas vu un changement dans la température de l'air, ou dans sa constitution hygrométrique, une nouvelle saison, le passage du malade dans un autre pays ou dans une habitation différemment exposée, la diète absolue, une nourriture inaccoutumée, des exercices journaliers, des émotions soudaines, des passions de l'âme, etc., devenir des moyens puissans de guérison? Chacune de ces circonstances, prise isolément, exerce sur l'économie animale un pouvoir qui égale au moins celui des agens pharmacologiques. Elles ont souvent, seules, procuré des succès thérapeutiques qui feraient la réputation d'un médicament auquel on les attribuerait ; mais réunies et agissant d'une manière méthodique et simultanée, ces circonstances hygiéniques acquièrent un pouvoir plus remarquable encore ; elles provoquent, dans le corps malade, des mutations, des révolutions qui se sont montrées fréquemment salutaires ; elles ont déraciné des maladies qui avaient bravé la puissance de toutes les ressources pharmaceutiques.

Peut-on se mettre à l'abri des séductions de cette espèce ? On trouvera une garantie, sinon absolue, du moins la plus solide possible, dans l'observation des effets immédiats des médicamens, puisque c'est de ces effets que procèdent les avantages thérapeutiques dont ils sont la cause. Il faut donc s'occuper d'abord de leur action première sur les tissus vivans, connaître tout ce qu'ils peuvent faire éprouver aux divers appareils organiques, puis se représenter les lésions pathologiques dont on leur attribue la guérison, leurs caractères, leur étendue, leur ténacité. Alors, mettant en regard l'opération du remède et la maladie, le médecin verra s'il y a entre ces deux choses une liaison, si la première a pu détruire la dernière, si elle a pu faire, peu à peu ou brusquement disparaître la cause organique qui entretenait le trouble morbide. Il faut toujours que les effets physio-

logiques qu'une substance naturelle provoque expliquent les cures que l'on assure avoir obtenues de son administration. S'il n'y a point de proportion entre l'action que le médicament exerce sur le corps malade et la lésion pathologique qu'il passe pour avoir combattue; si cette action est trop faible, si elle dure trop peu de temps, si les modifications qu'elle détermine dans les tissus vivans ne sont pas opposées à celles d'où dépend l'état de la maladie, si elle ne peut pas opérer le retour des parties affectées à leur condition naturelle, si enfin il vous paraît impossible que la physiologie donne la raison de l'utilité de cet agent, regardez la guérison attribuée à son usage comme reposant sur une fausse appréciation.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Extremis morbis, extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1, *aph.* 6.

II.

Non satietas, non fames, neque aliud quicquam bonum est, quod naturæ modum excedat. *Sect.* 2, *aph.* 4.

III.

Frigida, velut nix, glacies, pectori inimica, tusses movent, sanguinis eruptiones ac catarrhos inducunt. *Sect.* 5, *aph.* 24.

IV.

Quibus in febre ad dentes viscosa circumnascuntur, his febres fiunt vehementiores. *Sect.* 4, *aph.* 53.

V.

In morbis acutis, extremarum partium frigus, malum. *Sect.* 7, *aph.* 1,

VI.

Indicatione incertâ maneas in generalibus nunquam aliquid magni facias ex merâ hypothesi aut opinione.